

Une chance capricieuse

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite...

Du sol, un reflet bronze à quelques pas de sa place lui faisait de l'œil. Masquée à nouveau par les jambes des passants, cette brillance fugace attisa sa curiosité. *Une pièce pour ma collection !* se dit-il. D'un mouvement brusque, il se leva pour aller la ramasser. Une main ferme saisit son bras.

— Et alors, on part sans payer ?

Le marin fit la grimace, posa son écot sur la table pour régler sa bière. Le serveur rafla prestement la mise, jaugea son resquilleur d'un œil suffisant. Puis tourna les talons d'une volte-face parfaite, signifiant son mépris le plus profond.

Après s'être massé le bras droit, Émile se rua vers l'endroit où sa mémoire avait aperçu pour la dernière fois cet éclat lumineux. La pièce était introuvable. Très déçu, il repartit chez lui, regardant avec application par terre, pour voir s'il n'aurait pas la chance d'en trouver une autre. Ce n'était pas pour la somme en soi, Émile chassait des parcelles de chance.

Émile n'était plus marin, même si sa démarche chaloupée, son paletot bleu râpé et son bonnet vissé sur la tête faisaient de lui l'archétype de la profession. Il était parti en mer pendant trente-quatre ans, bourlinguant loin des côtes bretonnes, pour pêcher, pour voyager, pour se marier et divorcer. Cette vie, il se la remémorait souvent. Rude et magnifique, sa liberté avait pris fin avec son accident. Privé de mer à cause de son maudit bras, son amertume s'étalait depuis deux ans. Désormais, son quotidien tournait autour de ce membre, amorphe à partir du coude. Émile n'était pas fier de toucher les allocations aux personnes handicapées. Inapte au travail, il l'était aussi de par son traumatisme moral. Cette infirmité occupait toutes ses pensées. Serait-elle permanente ? Serait-il cloué à terre pour le reste de ses jours ? Suite à l'accident, Émile avait subi

deux opérations pour sauver ce qui restait de son bras. On avait dû sectionner le câble d'acier qui l'entravait encore. Deux mois après, il avait vu nombre de médecins, du plus généraliste au plus spécialisé. On l'avait radiographié, scanné sous toutes les coutures, au sens propre comme au sens figuré. Car deux belles cicatrices ornaient son bras et tournaient autour son coude. Le verdict était invariable : à trois millimètres près, les nerfs auraient continué de porter leurs influx. Qu'est-ce que trois millimètres sur les centaines de milliers de kilomètres qu'il avait parcourus ? Rien. Ce petit infini avait pris sa vie, aussi sûrement qu'un filet dérivant. Les discours monotones suivaient. On lui proposait des séances de kinésithérapie, d'ostéopathie. Avec un peu de chance, un des nerfs repousserait suffisamment pour tenter une opération et redonner motricité et tonus à une partie de la main. Chance, hasard bienheureux, événement fortuit, sans cause apparente, autant dire le destin.

Sauf qu'Émile avait enduré ses quelque trente ans de mer comme un cadeau, en sachant bien au fond de son cœur, que ces années-là, personne ne pourrait les lui ravir. La mer, les grands espaces, le crachin qui fouette le visage et chasse les pensées, des odeurs aussi. Pour retrouver la mer, il fallait bien provoquer la chance. Émile n'en avait pas fini avec elle, cette capricieuse qui maintenait un espoir ténu. Non, il n'irait pas plus à l'Église pour prier. Il allait se battre sur son propre terrain.

À la bibliothèque de la ville, Émile dénicha des livres de mathématiques sur son sujet. Pendant un mois, Émile ne fut que statistiques et probabilités. Il essayait de comprendre toutes ses théories qui espèrent rendre à l'homme la dignité que le sort lui a retirée. Expliquer, trouver des causes, mesurer la probabilité d'arrivée d'un événement, maîtriser son destin, tout du moins le comprendre pour l'accepter. Au bout d'un mois, n'en pouvant plus des formules ésotériques et des incertitudes, il avait rassemblé tous ces livres dans une caisse en bois et les avait rendus sans un mot.

Cette piste n'avait pas marché, mais abdiquer, c'était mourir noyé par les regrets. La nécessité devait lui tendre une perche.

Son espoir prit la forme d'une pièce. Émile se souvenait avec émotion de cette fin d'après-midi là. Près du banc qu'il affectionnait, protégé du vent et conservant une bonne visibilité des entrées et sorties du port jusque tard, Émile en découvrit une. Nimbée d'un léger halo orangé, elle exhalait la chance de celui qui la trouvait. Tel un porte-bonheur, Émile l'avait ramassée et

contemplée longuement au creux de sa main valide. Puis, il avait pris sa décision. La pièce matérialisait une chance. Trouver de nombreuses pièces accumulerait celle-ci. Son bras en profiterait, il en était persuadé ! La mer ne lui apparut plus si sombre, à la lumière de cette trouvaille.

La nuit même, il quémenda un bocal en verre auprès de sa logeuse, qu'il lava consciencieusement avec de l'eau savonneuse. Puis, il le cala entre ses cuisses, et armé d'un torchon, le sécha de sa main gauche, avec mille précautions. Enfin l'installa sur la table basse de la pièce principale. De son fauteuil, il pouvait le contempler à loisir. Il se releva et introduisit la première pièce trouvée.

Beaucoup d'autres suivirent et le bocal devint un petit océan de vagues métalliques, protégé de l'extérieur par une paroi de verre qu'Émile astiquait chaque jour avec soin.

Le kinésithérapeute l'avait complimenté sur ses nets progrès dans le tonus musculaire de son bras. Manipuler chaque jour le bocal, de plus en plus lourd, peut-être. Ou bien la multitude de chances minuscules accumulées jouait en sa faveur. Émile avait repris de l'assurance, il mangeait son maquereau journalier avec plus d'avidité. Il se baladait plus souvent le long du port et s'enhardissait dans la ville, au lieu de rester sur son banc. Une pêche fructueuse requérait un effort de quelques kilomètres. Il ne s'arrêtait pas avant d'avoir trouvé une, voire deux pépites de chance, sous forme ronde. Lesquelles terminaient leur errance dans le bocal. Cette gymnastique bien rodée le rassurait, donnait un sens à ses gestes répétés à l'infini, pendant des mois.

Son récipient était déjà rempli aux trois quarts quand Émile songea à un autre moyen d'attirer la chance, de la concentrer. Il se mit à attendre non loin des guichets des jeux de hasard. D'abord très timide pour demander aux gens s'ils avaient gagné, il leur offrait ensuite de racheter leur billet avec un bonus. Émile repartait alors avec ce coupon. Non, il ne toucherait pas cet argent, il emmagasinait dans un classeur tous ces billets gagnants, ces supports de hasard heureux. Son allocation ne lui permettait pas d'en racheter beaucoup. Malgré cela, il était rassuré de voir son projet avancer.

La visite trimestrielle fit éclore une bulle d'espoir plus grosse qu'à l'accoutumée. Le médecin reçut Émile avec cordialité. Avec tact, celui-ci l'informa que son nerf s'était étiré d'un

petit millimètre. Ce progrès inattendu au bout de plusieurs années de patience devait être surveillé. Néanmoins, il ne fallait pas en attendre des miracles. Émile remercia avec chaleur le docteur d'un sourire entendu et s'en fut. Lui savait que son bocal et son classeur y étaient pour beaucoup ! En revenant chez lui, il prit tout son temps pour les contempler.

Une année passa, comme si l'immuable rituel de remplissage structurait le temps d'Émile. Le bocal avait changé de taille, mais pas de place. Dans ce petit aquarium, des milliers de pièces de toutes origines s'ébattaient joyeusement. Toutes trouvées, jamais volées, jamais rendues en monnaie. Parfois, quand il était découragé, il éteignait la lumière et regardait son bocal luire. Dans la pénombre, l'aura orange des pièces l'apaisait et l'irritait tout autant. *Pourquoi toute cette chance ne m'aide pas ?* songeait-il. Douter, c'était mourir. Mais là, rien de concret ne calmait son esprit. La douleur mentale fit place à un élancement du coude. Pour dissiper ses aigreurs, autant aller se coucher. Il s'endormit avec un goût d'eau de mer dans la bouche.

De bon matin, Émile traversa sa rue pour se rendre à la boulangerie. Sans doute encore dans ses pensées, il faillit percuter une vieille dame. Il s'excusa, contrit. Mal réveillé, il restait un peu sur le trottoir, sans parcourir les vingt pas qui le menaient à la boulangerie. Par réflexe, plus que par conscience, il regarda le sol. Un morceau de papier chiffonné l'implorait. Aucun halo orangé, aucune raison de se baisser. Hypnotisé, il n'arrivait pourtant pas à partir. Une légère brise voulut soulever l'effronté. Émile mit son pied et le papier se déplia. Un billet de vingt euros !

Le ramassant, Émile se rappela ses propres règles ressassées de nombreuses fois : ne pas utiliser l'argent trouvé par terre. D'un autre côté, il n'allait pas mettre ce billet dans son bocal, havre exclusif des pièces. Tandis qu'il s'avançait vers la boulangerie, on l'interpella.

— Monsieur serait-il trop bon pour partager avec moi sa fortune ?

Un éclopé gisait sur un carton, adroitement placé au seuil de la porte de la boulangerie. *Jamais vu ce type.* Quelque chose de familier retenait Émile. Il considéra son billet, joua à le plier puis à l'ouvrir de sa main valide. Pour lui, cela ne changerait rien après tout. Toutes ces années à attendre. Il s'accroupit près de l'homme à hauteur de visage et lui tendit l'argent, d'un

mouvement lent. Une lumière de surprise passa des yeux de l'un à l'autre. Émile mit un doigt sur sa bouche, il ne voulait rien entendre de plus, et certainement pas des remerciements. Les yeux parlent au cœur plus sûrement que toute déclaration. Voyant une larme rouler sur la joue d'Émile, l'homme se méprit.

— Ça ne va pas vous manquer, vous êtes sûr ? Dit-il en tendant à nouveau le billet.

— Merci, gardez-le, fit Émile gêné par cet excès de sentiments.

Se relevant, Émile repartit chez lui sans être entré dans la boulangerie. Il avait des choses à éclaircir. Une nouvelle larme vint humecter ses yeux, devenus secs de ne pas profiter plus de la mer et de ses flots. Une troisième larme se fraya un chemin parmi les poils de sa barbe. Arrivé chez lui et s'asseyant enfin sur son canapé, il put donner libre cours à sa tristesse. Chaque larme qui tombait lui ôtait un poids au cœur. Le poids de l'espoir déçu. Au fond de lui-même il savait que son bras resterait tel quel. Il fallait autre chose pour donner un sens à tout cela. Ce geste avait libéré sa culpabilité. Donner. Il y avait certainement plus malheureux que lui. Alors, il faudrait se secouer et arrêter de rêver. Accepter l'évidence. Mais rayer la mer de sa vie, sa mer..., c'était inhumain. Le bocal le regardait crânement, tel un rocher où les rêves des marins se brisent.

Cette nuit-là, Émile rêva de l'éclaté. Celui-ci l'appelait à l'aide, se débattait. La lueur de bonheur qui avait habité ses yeux laissait place à une peur sans fond. Émile se réveilla et ne put se rendormir.

Deux jours plus tard, alors qu'il repassait à la boulangerie pour revoir l'infortuné, deux policiers vinrent à lui.

— Monsieur, veuillez nous suivre s'il vous plaît !

Une voiture attendait et les deux compères s'y engouffrèrent avec Émile. Arrivé au commissariat, on vérifia ses papiers d'identité. On lui dirait bien ce qu'on lui reprochait. Une heure d'attente dans un bureau vide fermé à clé sapa sa confiance. Deux personnes vinrent enfin

l'interroger.

— Lieutenants Guéguen Le Bihan et Yves Bossenec. Nous aimerions vous connaître un peu plus.

— Je ne comprends pas, Messieurs, ce que vous me reprochez. J'ai une vie très tranquille et...

— Oui, oui. Le boulanger vous a vu parler avec ce pauvre malheureux, dit l'un d'eux. Au fait, vous étiez où hier au soir ?

— J'étais chez moi en train de regarder mon bocal, dit-il en baissant la tête.

— Encore un siphonné du bocal... Vous regardiez la TV, c'est ça ? Il y avait quelqu'un avec vous ?

Jetant un coup d'œil au rapport, son collègue lui répondit :

— Calme-toi Guéguen, tu vois bien que Monsieur... Émile Le Cam a peur. Vous feriez mieux de lui répondre. Il n'a pas mangé de la journée et il risque de vous sauter à la gorge.

Émile commençait à se demander s'il ne jouait pas avec lui.

— Je n'ai pas de télévision. Non, je vis seul. Il y a ma logeuse qui n'est pas loin.

— Je crois qu'il faut qu'on lui explique le problème, dit posément le lieutenant Bossenec.

— Vas-y, toi... Moi, j'ai perdu mon humour.

Émile ne se sentait plus du tout à l'aise. Il retira son bonnet à cause de la sueur. Il faisait chaud ici.

— Émile, je peux t'appeler ainsi ?

Émile hocha la tête, pas choqué du tutoiement.

L'officier de police lui indiqua d'une voix neutre qu'on avait tabassé le SDF en question pour vingt euros. Le policier mit sous le nez d'Émile un lambeau de billet dans une pochette plastique transparente.

Émile déglutit en pensant à son don.

— Je vois que tu pâlis. Alors, tu as de la chance, parce que pour l'instant, il est à l'hôpital dans le coma.

— Il faut être cinglé pour buter un type pour vingt euros ! renchérit le lieutenant Le Bihan.

— Mais ce n'est pas moi ! dit Émile en se levant.

Les deux policiers lui demandèrent de se rasseoir.

Un peu interloqué par le comportement d'Émile, le lieutenant Bossenec lui demanda :

— Tu as un problème au bras droit à ce que je vois.

— Un accident...

Émile montra ses cicatrices, très digne.

— Je pense qu'on est partis sur de mauvaises bases, Émile, dit le lieutenant Le Bihan. OK, tu ne l'as pas frappé, difficile avec ton bras, hein ?

— Si vous m'aviez expliqué, j'aurais peut-être pu vous le dire, dit Émile rasséréiné.

Émile ne voulait pas s'étendre sur sa vie, ni sur son infirmité et ses conséquences. Il demanda simplement dans quel hôpital avait été amené le pauvre bougre. Il lui rendrait peut-être visite.

Les officiers de police lui donnèrent quelques papiers à signer et lui rendirent sa liberté. Le scénario de plusieurs agresseurs ne collait pas et comme Émile était incapable de se battre, rien ne servait de vouloir continuer l'interrogatoire.

Il se rendit donc à pied à l'hôpital. On ne fit pas de difficulté à le laisser seul dans la chambre. Une présence était toujours préférable et personne ne connaissait la famille du SDF.

Émile interrogea du regard les bandages, puis les sondes et enfin les appareils. *Ce n'est pas possible, ce billet était maudit ou quoi ?* À ce moment-là Émile perdit la foi. Il ressentit même une pointe de colère à cause de sa crédulité.

Il rentra chez lui, mangea un morceau de pain, termina une boîte de sardines qui traînait dans le frigo. Puis se coucha tôt, sans un regard pour son bocal.

Les brumes grises d'un rêve s'ouvrirent, tandis que ses paupières se refermaient. Il se revoyait sur son dernier bateau, le câble enroulé autour de son bras meurtri, une douleur qui saillait, l'inconscience enfin. Son réveil à l'hôpital avec toutes ses sondes se superposa un moment avec le souvenir de l'éclopé. Son rêve continua de plus belle. Les deux corps se scindèrent et il observa à nouveau ce corps inerte, l'esprit ailleurs, recherchant en vain la porte de sortie du coma. Mais il n'était pas venu seul : sur ses genoux trônait son bocal rempli à ras bord de pièces. Ce dernier semblait léger. D'un geste ample, il le posa sur le bord du lit et mit le bras du SDF autour afin de le maintenir. À ce moment-là, deux yeux s'ouvrirent et fixèrent Émile.

Le lendemain matin, Émile fixa d'un œil neuf son bocal. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il se prépara tranquillement, le cœur en paix avec lui-même. En début d'après-midi, Émile se rendit à l'hôpital. Laisser son bocal à un SDF dans le coma, oui, on pouvait l'autoriser. Après s'être assuré que celui-ci ne se briserait pas en basculant, il émit un regard d'adieu, plein de reconnaissance.

Il en avait fini avec ces rites. Quand le SDF se réveillerait, il trouverait un magot de pièces à portée de main. Un jour, comme son rêve le prévoyait.

Désormais, avec sa promenade matinale, Émile levait les yeux sur le beau ciel bleu de la côte, sans regarder ses pieds. Chercher des pièces ne lui manquait guère. *Enfin, la chance est de mon côté, cela pourrait être pire*, songea-t-il, ravi du temps.